

CHRISTOPHER FLEISCHNER

Quelques pas sur la route chamanique

« Chamanisme et psychothérapie » *Question de N° 108*, épuisé.

Histoire à père peur... Le fils d'anglaise bien élevé que je suis était loin de se douter qu'il allait vivre l'histoire, pour le moins intéressante, que les quelques lignes qui vont suivre narrent, d'autant plus qu'enfant, j'étais à mille lieues de savoir, en mangeant mon porridge et en buvant mon thé, qu'une histoire venait du grec *histor* – non pas de rire –, mais signifiant étymologiquement : savoir.

Quelque part à Amsterdam...

Le long du canal, dans la grisaille pluvieuse et froide du septentrion, la maison flanquée de ses deux voisines laissait échapper quelques lueurs par ses fenêtres habillées de rideaux brodés. Ces trouées de lumière se détachaient au milieu des murs de briques rouges semblables à tous ceux des édifices de cette partie de la ville. Sur les carreaux de la fenêtre ruisselaient les larmes d'un ciel saturé d'eau, que les caprices du gulf-stream et les flatulences de l'atmosphère avaient acculé aux faubourgs de la ville. Dans l'appartement miniature, encombré par des meubles, le chaman et la chaman, assis face-à-face sur le tapis rituel, dans un lacis de volutes fumantes se déroulant d'une branche de sauge, agitaient le hochet cérémoniel provoquant le petit appel aigre et creux qui, depuis la nuit des temps, convoque les êtres des autres mondes aux palabres magiques. Un téléphone rudimentaire pour joindre les esprits.

Les deux officiants devisaient aujourd'hui avec les ancêtres chamans. Une pile de lettres s'élevait sur un coin du kilim, entre les torsades s'élevant de l'encensoir et la grande aile d'un oiseau couchée sur son étui d'étoffe brodée, qui, à en juger par la taille des plumes devait, de son vivant, tournoyer en maître au zénith de vastes forêts, et fondre sur des proies hallucinées par le soudain déchirement du ciel et l'imminence de la prédation. Sa tâche *post-mortem* consistait à disperser les mauvaises énergies dans d'acres nuages de sauge et de cèdre.

La convocation des Anciens suivait un rite oublié par la plupart des hommes. Un lent palabre entrecoupé de pauses attentives. Chaque étape s'effectuant dans une attention extrême, comme un chat à l'affût de sa proie, les vitrilles frémissantes, sensibles aux gratouillis d'un monde habité et hypnotisant.

La liasse de lettres provenait des postulants à l'atelier de travail avec les ancêtres chamans et les deux officiants leur rendaient une visite cérémonielle pour s'enquérir de qui, parmi eux, serait invité ou éconduit. Les messages qu'ils recevaient s'accompagnaient d'informations personnelles justifiant un oui ou un non. Les demandes étaient scellées dans les enveloppes, invisibles aux regards des hommes, mais transparentes comme l'eau du Grand Fleuve sacré à ceux des ancêtres. Le grésillement rythmé des hochets répondait aux murmures des esprits et les palabres se tissaient en passant d'une missive à l'autre, certaines rapidement expédiées, d'autres faisant l'objet de discussions à hochets rompus, closes par la rédaction du message des ancêtres chamans. Apparemment, pouvoir rencontrer et travailler avec les esprits des Anciens nécessitait des concordances particulières qui ne devaient avoir de sens que pour le postulant, à en juger par la moue dubitative du chaman lorsqu'il consignait le message personnalisé sur l'enveloppe. Quelques volutes plus tard, la pile de requêtes fut en totalité épuisée et les recommandations mystérieusement proférées et transcrites de la bouche des ancêtres, entassées sur un coin du tapis de prière. L'une d'entre elles me concernait. Je n'en pris connaissance que quelques jours plus tard, par le truchement d'une autre lettre, envoyée celle-là par les voies postales classiques.

Le pli entre les doigts, pris d'une certaine crainte, au sens biblique du terme, je décidai de procéder au sacrifice de l'enveloppe de façon chirurgicale, par l'arrête latérale, avec une lenteur propre à contenir ma curiosité, martelée par le cognement crescendo de mon cœur. Cet avis m'importait bien plus que je ne me l'étais avoué. Sa lecture éveillait en moi une émotion ancienne, comme la sensation quasi-enfouie de l'ouverture du carnet de notes, la sanction irrévocable de mes maîtres, le jugement sentencieux de ceux qui avaient sur mon être le droit de vie et de mort. Je m'ébrouais intérieurement pour faire tomber la poisse de ce souvenir confiné, du moins le croyais-je, dans les tréfonds obscurs de mon ventre. Palpant la matérialité de l'enveloppe, le glissement exploratoire des doigts sur la texture lisse du papier me hissa hors du gouffre de ma mémoire. Ayant extrait la feuille, je la dépliai précautionneusement, sans l'aplanir, et laissai mes yeux suivre le texte manuscrit élané et volontaire. Je parcourus la lettre plusieurs fois pour en saisir l'ensemble. Je ne retins d'abord que le refus de ma participation au cercle des ancêtres. Je relus ce passage comme pour bien m'assurer de sa nature irrévocable.

Je me fixai alors sur l'image transmise par l'oracle, consignée par le chaman dans l'état où elle lui était parvenue. Il y était question de dollars brûlés et de la nécessité de travailler davantage sur des questions de personnalité avant de poursuivre mon chemin dans le chamanisme. Une partie de moi se cabra rageusement. La colère leva dans mon plexus son armée de guerriers bouillants de rage. Ma réaction première fut de disqualifier

la totalité du message. J'envisageai un moment le jet dans la corbeille à papiers, puis la lacération en fragments inoffensifs. Mais je dus reconnaître que l'image des dollars brûlés évoquait sans doute possible la présence de mon père yankee. Je dus admettre que la proposition résonnait de mille harmoniques familières. Je boudais le refus pendant quelque temps. On a sa fierté. Néanmoins, la question du père se dressait, colonne gravée de signes cabalistiques au centre de la Place des Questions Existentielles, autour de laquelle la cité de mon identité d'homme étend son réseau de rues obscures pour certaines et lumineuses pour d'autres. Une partie de moi recevait cet avis comme une évidence, comme le panneau fléchant la route qu'il me restait à parcourir avant d'entamer mes propres palabres avec les ancêtres. Une autre n'y comprenait goutte et se débattait dans les rets d'émotions infantiles, cruellement ressorties de leurs tombes si soigneusement scellées dans le cimetière des causes perdues, là où j'enterrais mon désir lorsqu'il était taillé en pièces par de trop dures épreuves. L'estime de soi ne fait pas toujours bon ménage avec ce que vivre dans un corps oblige à affronter.

Quelque part en Dordogne....

Dans le souffle desséchant de l'été sur le déclin, je rêvassais, allongé sur la pelouse encadrant le groupe de vieilles bâtisses paysannes. Les efforts de nos hôtes britanniques avaient redonné à cette ferme abandonnée une dignité que des générations de fermiers avaient vu se désagréger inexorablement au cours du remembrement et de l'exode. Le résultat évoquait une vieille dame liftée, et je me surprénais à en deviner les cicatrices, là où les matériaux modernes tentaient de dissimuler les ravages du temps.

Le sol régurgitait de la caillasse depuis des siècles. Les seules espèces qui y trouvaient asile étaient des buissons d'épineux, quelques chênes verts rabougris et, çà et là, les nodosités brûlées des noyers. L'eau avait toujours manqué. La croûte parcheminée de la terre entrouvrait ses craquelures vers le ciel. Ce lieu respirait l'indolence, invitant à une sieste béate, sur le petit morceau de *green* insolemment greffé sur ce Causse perdu... Aucun rendez-vous à honorer, aucune obligation à remplir, aucun endroit où me rendre. Juste prendre la liberté voluptueuse d'être là. Suivre le périple cahotant d'un insecte escaladant les escarpements d'un brin d'herbe. Laisser l'image d'une poule dodelinante en quête de pitance se former passivement sur ma rétine engourdie. Regarder les chiens jouir de la fraîcheur du sol sous leur ventre, la langue rebondissant entre les halètements entrecoupés de bâillements... interminables. Lascivement suivre, entre les fentes des paupières, les sandales traînées des quelques stagiaires en route vers une douche salvatrice. Observer ce bâtiment aux fenêtres ouvertes dans lequel je poursuivais quotidiennement les exercices d'approche du chamanisme, au sein du groupe avec lequel j'explorais les autres mondes, qu'en mon for intérieur je désignais par le terme de « psychonautes ». Car que faisais-je d'autre qu'explorer ces mondes aux carrefours desquels veille ma propre conscience que des années de défrichage, d'investigation et de plongée ont transformée en une sorte d'obélisque dressé dans le foisonnement de mon existence, seul endroit d'où je peux, d'une certaine hauteur, observer mon horizon d'homme...

L'heure de l'atelier sonna, rythmée par le tambour. Boum boum boum boum boum boum...

Comme attirés par d'invisibles fils, les participants convergeaient lentement vers la salle de travail. Le cercle se forma autour du tapis central d'où montait l'arabesque contorsionnée d'un tortillon de sauge en combustion. La fumée dont des générations de chamans se servaient à des fins purificatrices pour se préparer avant tout rituel répandait son parfum pénétrant. Je me fixais sur la volute et laissais retomber la tension que l'attente et le sentiment d'une certaine solennité avait laissé monter en moi. Je sombrais progressivement dans mon espace intérieur, déployant en grand mes antennes, alignant mon corps physique sur mon corps éthérique, l'éthérique sur l'astral, l'astral sur le mental et le mental sur l'être suprême pour me mettre en phase avec l'expérience à venir. Autour de moi, les visages de mes compagnons d'exploration arboraient des expressions diverses, familières ou lointaines, toutes empreintes d'une intensité qui laissait sentir qu'à cette réunion, nous nous étions rassemblés dans une quête partagée.

Après avoir secoué le hochet cérémoniel pour invoquer les esprits, le chaman se mit à parler. Le labour préparatoire de la voie des chamans, dit-il, consiste à accumuler du pouvoir à partir des relations particulières que chacun établit avec le monde des esprits et les animaux de Pouvoir. Le travail allait être un rituel avec l'araignée blanche, tisserande des mondes dont l'extrême sensibilité permet de déceler la plus subtile vibration dans les recoins du monde d'en haut, du monde d'en bas et du monde du milieu que joignait sa toile. En ces mondes vivent animaux de pouvoir et esprits que le travail de transe chamanique m'avait fait rencontrer depuis le début de ma route. Chacun allait pouvoir formuler une demande d'aide ou d'informations pour l'accomplissement de la prochaine étape de sa route chamanique. Instantanément, je sus quelle serait ma question : je souhaitais rencontrer les enseignants chamans en rêves.

Par petits groupes, nous nous engageâmes dans ce rituel en cheminant sur la roue spiralee que le chaman avait tracée sur le sol, semblable à une toile d'araignée dont le centre vide laissait la place au Tout Autre. Le rythme hypnotique des hochets créait un tapis sonore qui lentement m'ouvrait à la perception réceptive aux autres mondes. Je sentais l'énergie en moi se retourner vers d'autres espaces. Aux quatre orientes de la Roue de médecine, je lançais une invocation : au Sud, j'ouvris toutes les cellules de mon corps physique à la vibration des

éléments ; au Nord, j'offris mes structures mentales préconçues et mes automatismes intellectuels ; à l'Est, j'ouvris en grand ma vision et ma perception à l'énergie transformatrice des autres mondes ; à l'Ouest j'allai frapper à la porte du monde du rêve. À chaque pas, j'approfondissais le sens de ma question en la reformulant en fonction de la qualité de la direction vers laquelle je me tournais quelques instants. Je pénétrais dans le cœur de ma montagne intérieure. Au fur et à mesure de ce voyage, la concentration affinait mon désir d'être entendu, je me dépouillais de toute autre préoccupation. Mon cœur demandait, mon âme aussi, s'ouvrant aux esprits des autres mondes, afin que ma requête fût manifeste, pénétrante comme un carreau d'arbalète et que les réponses m'illuminent avec la pureté du cristal. Au cours de ce périple, j'offris à l'araignée mon premier hochet, lui abandonnant l'outil que j'avais réalisé aux tout premiers temps de mon travail chamanique, pour l'assurer de mon désir de recevoir l'enseignement suivant, tout en me délestant de la première représentation des mondes que j'y avais peinte.

Parvenu au centre de la roue spiralee, j'adressais du plus profond de mon être ma prière jusqu'aux confins des mondes d'où (je le savais, sans trop savoir pourquoi) l'araignée blanche la percevait, à travers les myriades de fils que son abdomen lance dans des dimensions que mon mental ne peut concevoir. Debout au milieu de la toile, je fus brusquement saisi par la puissance de ma demande et de la force qu'elle mobilisait en moi. Suspendu aux bords des mondes sur le seuil desquels cette marche spiralee m'avait conduit, j'eus d'un coup la certitude que ma prière venait d'être entendue. Dans un grand effondrement silencieux, toute tension se dissipa, évaporée comme une brume sous l'haleine ignée du soleil. Le sort en était jeté, ma demande avait atteint les autres mondes.

J'étais, les yeux ouverts, au centre de la toile, le corps pesant dans la chaleur de l'été, soudainement sans force et solitaire. La pièce retrouvait son atmosphère familière, combinaison de cire d'abeilles et de bourdonnements de mouches virevoltant entre les vieilles poutres neuves dans les rais constellés du soleil. Mes sens ne fonctionnaient plus comme d'habitude, tout se mélangeait. Les autres participants, ayant déjà fini le rituel et, installés à l'extérieur de la toile, reprenaient vie devant mes yeux saouls de la lumière des autres mondes. J'avais dépensé une somme d'énergie considérable. Je réajustais ma vision, ébloui d'être là, abasourdi par l'assaut des sons et des couleurs, des odeurs et des sensations. Titubant légèrement, je parcourus à reculons le chemin spirale qui me restait à parcourir pour sortir de la toile au son du battement rythmé et rassurant des hochets de mes compagnons de rituel. Plus tard, je jetais dans le feu ce hochet que j'avais offert à l'araignée. Il s'y sublima en une fumée que je suivis des yeux avec une attention particulière, car elle montait majestueusement, messagère de ma prière.

Qui sème le rêve...

La nuit qui suivit le rituel de l'araignée blanche, je fis un rêve... Le train trouait la nuit comme une fusée scintillante. J'étais calé dans le siège de moleskine couleur soupe de pois cassés dans un compartiment baigné d'une lueur anémique. Un wagon de chemin de fer ordinaire en somme, n'était-ce la brillance inhabituelle des cloisons de métal anodisé qui luisait d'éclats mercuriels. L'atmosphère de ce compartiment vibrait comme une drisse sur le point de se rompre et tout ce que je regardais transpirait un je ne sais quoi de délétère. Un sentiment de sourde inquiétude s'insinuait en moi, étendant ses tentacules paralysantes dans les interstices les plus intimes de mes os. Quelque chose n'était pas normal, mais alors pas normal du tout !

C'est alors que, jaillissant de la porte coulissante du compartiment avec la furtivité de prédateurs, deux jumeaux firent leur entrée. Quelque chose en moi de primitif, d'archaïque, se cabra instantanément, faisant claquer mes entrailles comme un coup de fouet. Panique. L'aspect de ces deux créatures m'inspirait une épouvante sans nom. Leur crâne rasé aux veines arqueboutées sous la chair, leur peau polie et lapilleuse comme du marbre, leurs traits tendus par la violence exsudaient la menace et évoquaient ces redoutables prédateurs que sont les seiches marines qui, à l'affût, ont la peau irisée de métamorphoses permanentes ressemblent à des fleurs multicolores. En réalité, elles n'attendent que le moment de foudroyer leur proie. Quelque chose en eux empestait la mort implacable, la violence apocalyptique. Absolument terrorisant.

Je ne pouvais éviter le combat, et l'explosion soudaine de haine qui s'en suivit zébra le compartiment de fulgurances électriques. Sans ultimatum ni sommation, l'affrontement fut immédiat, d'une intensité diabolique. Un corps à corps déchiré par des éclats de rire déments. C'est alors que je perçus, jaillissant du fond de ma mémoire, l'idée de me servir de ma pierre de protection qui instantanément se matérialisa dans ma main. Cette pierre servait à maintenir la séparation entre les mondes, rôle qui lui avait été dévolu au cours d'un rituel de protection contre les invasions des autres mondes, et donc de la folie. Mon bras s'abattait furieusement, encore et encore, presque à l'aveuglette. Des éclaboussures de chair et de sang giclaient à chaque assaut mais, dans un redoublement de terreur, je découvrais que leurs blessures se refermaient aussitôt. Loin d'affaiblir mes attaquants, les coups ne faisaient qu'attiser les braises destructrices qui incendiaient leurs yeux. Des yeux abyssaux de corruption et de fiel, semblables à des béances tailladées dans l'enfer, lacéraient mon être comme les griffes tranchantes d'un monstre qui connaissait tout de mes points faibles. La bataille se poursuivait dans le couloir exigu et dans le wagon de marchandises.

Sitôt écrabouillés, sitôt régénérés, ces deux horreurs vomies du plus obscur de mes propres ténèbres fondaient sans cesse sur moi, en bondissant des recoins les plus imprévisibles. Je dus les broyer cent fois – en vain. Comme s'ils étaient faits d'énergie pure, leur forme se reconstituait instantanément. Tout en moi ne se préoccupait plus que d'une chose : survivre, ne pas être détruit, les prendre de vitesse. Mais plus je puisais dans mes réserves pour augmenter ma force, plus ils réagissaient rapidement. Fuir, courir, frapper, brandir la pierre de protection, désormais seule garante contre l'annihilation. Leurs visages se rapprochaient de plus en plus du mien, m'étouffant, envahissant mon champ de vision, et mes poumons se vidèrent du peu d'air que la peur y avait laissé. J'étais confronté au masque de la plus hideuse épouvante, la personnification absolue de ma plus primale terreur. Je m'éveillais dans la nuit noire, pelotonné au fond de mon sac de couchage.

Pendant quelques minutes, le souffle suspendu par la peur, l'esprit ricochant contre les parois de plus en plus évanescences du rêve, j'essayais de reprendre pied dans le monde connu. La réaction en chaîne de la panique perpétuait sa virulence de l'autre côté de la frontière que le réveil venait de me faire franchir. Haletant, sur le dos, les yeux et les oreilles fouillant la nuit à la recherche d'un repère familier, je gisais paralysé, sans oser bouger. Tout d'un coup, au-delà de la toile de la tente, un trépignement furieux suivi d'une galopade furtive me firent tressaillir... Le cauchemar semblait se poursuivre à l'extérieur de la tente. Quelle espèce de créature pouvait faire un raffut pareil en venant bestialement renâcler aussi près de ma tente ? Je restais suspendu aux moindres bruissements, espionnant la nuit grouillante d'ennemis potentiels. Ramassé au fond de mon duvet, je passai le reste de la nuit à sursauter au moindre bruit, les yeux douloureux à force de les braquer en tous sens, le ventre sinuant sur les montagnes russes de la peur.

La venue de l'aube dissipa une partie de l'angoisse. Distinguant nouveau le monde alentour, les ombres chinoises de mon épouvante s'estompèrent. Les formes cessèrent de se travestir, les distances de se confondre et les bruits de suinter en provenance de nulle part. Je sortis de la tente, hébété et encore tremblant d'effroi dans la fraîcheur moite de la journée à peine éclosée. J'avais le sentiment d'avoir survécu à une apocalypse. J'étais morcelé par la terreur, la peau hérissée et douloureuse, mes idées retenues entre elles par des liens si ténus qu'un souffle aurait pu les rompre à jamais. Le contact du sol et les frissons rampant sous ma peau achevèrent de m'éveiller complètement. L'air humide s'insinuant dans mes poumons me réinsérait peu à peu dans des sensations familières. Je vivais. Mes pieds foulaient de nouveau la terre ferme et rassurante. J'accueillis comme une délivrance la morsure aiguë des épines de ronces sur mes pieds transis. La douleur retrouvant une cause rationnelle, le monde se réordonnait. Je pissais avec jubilation, les pieds mordillés par les orties. Le ciel était en haut, la terre était en bas et moi, délivré du chaos, je me tenais au milieu... Les mondes avaient repris leur place.

Mon esprit aussi. Il recommença à trépider clairement et une sourde colère, bien charnelle celle-là, déversa sa lave dans mes entrailles. Vouloir rêver de mes enseignants chamans, mais quelle idée stupide ! Ce soubresaut de la personnalité, je m'en rendais compte en y pensant, m'aidait à reprendre le contrôle de la situation. Et bien que n'en étant pas dupe, je laissais avec soulagement ce « faussaire du psychisme » reprendre son petit royaume en main. L'alerte avait été chaude. Mais m'appliquant à la reconstruction de la réalité éveillée, je ne pouvais me douter que l'araignée blanche y avait tracé un sillon dont j'allais très vite apprécier la profondeur. En cette aube naissante, je réalisais, troublé, ému, que les esprits avaient répondu à ma prière et étaient venus me transmettre un message. À leur façon.

Martre dans un jardin anglais...

Lorsqu'au sein du cercle de parole suivant, je racontais l'essentiel de ma nuit, en en sentant encore les frissons ramper sur ma peau, le chaman me toisa d'un œil vif et complice. Bien sûr, me dit-il, les enseignants chamans avaient répondu à ma demande, cela ne faisait aucun doute. Ils étaient venus tester ma capacité à affronter la peur. Ils faisaient toujours cela, ajouta-t-il d'un ton se voulant rassurant mais qui, moi, ne m'amusa que modérément. L'accès aux autres mondes devait en passer par une mise à l'épreuve de la détermination du postulant. Mon expérience revêtait du coup un sens initiatique puisque d'autres avant moi avaient vécu des expériences similaires. Je m'y pliai. Il persistait, tout de même, une tache de sueur froide sous mes aisselles.

Le chaman accompagna son soutien d'un cadeau auquel je ne m'attendais pas. Il m'expliqua que la martre possédait la ruse, la férocité et la furtivité nécessaires pour m'apprendre à venir à bout de mes propres peurs. Sur quoi il me tendit une martre congelée, stockée depuis quelques semaines dans la cuisine après avoir été sacrifiée sur l'autel de la route, fauchée par une calandre de voiture. L'animal était dur comme la pierre, rigide, exhalant néanmoins déjà une odeur de charogne avec laquelle j'allais devoir établir un *gentleman's agreement*. Ce n'était pas prévu. Je regardais ma première martre, figée dans un garde-à-vous raide. La chaleur en ramollissait le corps. L'odeur qui en montait, âcre et sucrée, faisait naître au fond de mon estomac une nausée huileuse qui inondait ma bouche d'une salive que j'osais à peine avaler, de peur de faire pénétrer en moi ce tenace remugle nauséabond que je m'efforçai de recevoir avec une gratitude toute britannique.

La consigne édictait que je devais dépecer l'animal et m'approprier sa fourrure et ses griffes. Je renouai ainsi, ce détail n'étant connu que des esprits et de moi-même, avec mes ancêtres fourreurs. J'y percevais une mise en continuité de mes grands parents maternels. Comme un enseignement à assumer, ou plutôt comme un

savoir-faire à redécouvrir. Une longue chaîne de gestes précis et séculaires. Retrouver dans cet art l'énergie et le pouvoir nécessaires à l'étape suivante de ma route. Ce bouquet hétéroclite que je tenais dans la main, dont je tentais de déchiffrer l'alphabet, composé pour l'instant d'une paire de jumeaux diaboliques et d'une martre à éplucher. S'y adjoindraient plus tard une poignée de dollars carbonisés et une question sur mon identité masculine. Tout ceci me faisait penser au poème du raton laveur de Jacques Prévert et me laissait déconcerté.

L'animal ramollissait doucement dans la chaleur écrasante de l'après-midi. Les traits fins de la martre, la délicatesse de ses griffes rétractées entre les coussinets de cuir craquelé, le panache flamboyant de sa queue, les tétons fripés saillants de sa poitrine glabre, les dents acérées découvertes par des lèvres figées dans un rictus givré, tout en cet animal témoignait d'un comportement de prédateur furtif, implacable et déterminé. La noblesse d'un samouraï, à côté de laquelle ma panique éperdue faisait pâle figure.

Ainsi s'offrait, étendu sur la planche sur laquelle je m'apprêtais à le clouer, l'enseignement dont m'avait fait don le chaman, inspiré par les esprits ou par cette forme d'humour propre aux confréries ésotériques, qui consiste à faire semblant de pousser quelqu'un, alors qu'il se penche prudemment au-dessus d'un précipice, et de considérer cela très instructif. L'haleine chaude de la brise estivale balayait sa fourrure fauve, me donnant l'illusion qu'elle respirait encore.

Dans le fond de ma mémoire scintillait le souvenir de mes ancêtres fourreurs. Étrange superposition temporelle charriant dans ses tourbillons fugaces des bribes de savoir-faire presque enfouies. Retrouver ces gestes si souvent répétés dans la pénombre fraîche d'une arrière-boutique. Ressaisir cet acte charrié par le fleuve énergétique familial se jetant dans ma conscience. La marche à suivre découla dans cette attitude intérieure :

D'abord clouer l'animal en croix.

Ça commence bien.

Dégager les articulations raidies par le froid afin d'en pouvoir suivre les contours.

J'ai un peu de mal avec la consistance.

Inciser le derme sans violer les tissus sous-jacents ni le péritoine.

Bonjour l'odeur.

Dissocier la peau des fascias en sondant les replis adhérents de sa pelisse mordorée.

J'ai pas l'habitude de faire ça.

Décortiquer les apparences de ce rongeur comme regarder ma peur en face.

J'ai envie de vomir.

Aller au-delà des apparences pour affronter le monde du dedans.

C'est la mort dans laquelle je plonge mes mains.

Apprendre de cet animal l'art du combat mortel, dont la seule issue est la victoire. Observer le tranchant des griffes pour en comprendre le maniement.

Surmonter le refus de mourir.

Toucher le couteau effilé des incisives pour en sentir la redoutable efficacité. Réinventer l'approche subreptice de ce prédateur vers sa victime dans les hautes herbes ondoyantes du dernier crépuscule.

Regarder la mort en face.

M'approprier sa stratégie pour déjouer les chausse-trapes de la peur qui avait inondé mes rêves du venin de l'effroi.

Faire entrer en moi l'esprit de l'animal.

Puisque les rêves tissent le monde, il me fallait apprendre à ne point les craindre, modifier mon attitude devant les autres mondes qui en scellent l'accès et en commandent la grande porte. Je laissais filer la lame dans les interstices et décollais la fourrure avec des gestes de trappeur aguerri. Une force d'âme inconnue jaillissait en moi, comme si cet animal me transfusait sa sauvagerie secrète. Le prélèvement des griffes fit l'objet d'une attention particulière. Elles devaient contribuer à la fabrication de l'objet de protection que le chaman m'avait conseillé de confectionner. L'animal ne les donna pas de bonne grâce, et je dus recourir à la hache pour les séparer des pattes. Même sous le tranchant d'acier, les articulations ne cédèrent pas aisément. Il me fallait concentrer mes forces pour que la décollation soit totale. Je me sentais comme ce singe gesticulant aux premières images de 2001 odyssée de l'espace, exultant de brandir vers l'azur désormais empli de son cri l'outil qui confère la force. La section des trois autres pattes fut nette et sans hésitation. Je découpai la peau autour du cou en prenant soin de ne pas porter atteinte à la tête de cette créature qu'à chaque incision j'honorais davantage, ému par la noblesse de sa robe. Le plus ardu fut d'éplucher la queue, comme une banane de fourrure, rétive à mes efforts. Deux pinces écartantes et une lutte harassante s'avèrent nécessaires pour mener à bien cette dernière phase du décorticage. La brusquerie de l'effort lacéra un de mes doigts d'où fusèrent quelques perles de sang qui, en se mêlant à celui de la martre, scellèrent ce pacte dans l'alchimie de l'hémoglobine. L'animal gisait enfin, écorché intégralement, démembré comme un supplicé sur la roue, déjà la proie des mouches ivres de viande fraîche. L'heure de la mise en terre avait sonné.

La terre durcie par la sécheresse ne se rendit qu'à contrecœur aux assauts volontaires de la pioche. Je n'obtins de ce sol avare qu'une fosse superficielle recouverte en son fond d'une dalle de pierre inamovible qui

faillit coûter son manche à l'outil agraire qui, en peu de temps, avait stigmatisé d'ampoules gorgées de lymphe sanguine mes mains de citoyen. Le soleil qui commençait son plongeon derrière l'horizon me revêtit d'un linceul de lumière dorée tandis que je confiais la dépouille de la martre bourdonnante de mouches à la Terre Mère. Mon cœur résonnait d'oraisons funéraires à l'adresse de cet allié nouvellement apparu et aussitôt dépouillé de ses armes de combat. La force de son essence prenait racine en moi. L'Esprit de la martre vivait. Je laissais quelques prières sculptées dans mon cœur s'envoler de mes lèvres et se disperser dans les quatre directions. L'intention qu'elles contenaient devait franchir les abysses et je sus, un peu moins étonné cette fois, qu'aux octrois, les gardiens des orientes leur ouvrirent les vestibules. Ça, j'en étais sûr. Certaines filaient tout droit vers le monde d'en haut alors que d'autres, par la brèche de la fosse funéraire, s'infiltraient jusqu'aux mondes d'en bas. Mon cœur reconnaissait leur arrivée aux frémissements telluriques que le voyage chamanique permet de percevoir. Recouvert de quelques pelletées de terre rocailleuse, les restes écorchés de l'animal reposaient désormais dans le giron obscur et grouillant de la tombe.

Retournant sur les lieux du dépeçage, j'entrepris de tendre la fourrure au moyen de petits clous sur la planche d'équarrissage. Je dus une fois de plus faire appel aux ancêtres pour retrouver les gestes indispensables à la phase suivante. Pas une seule fibre de chair ni aucune couche de graisse ne devait subsister sur cette peau si je voulais qu'elle ne se transforma pas en dépouille pestilentielle. L'opération se conclut alors que le soleil achevait de se coucher. Je raclai la peau avec un mélange de gros sel et d'alun afin que tout vestige d'humidité puisse être absorbé et que débute le processus de tannage. L'univers entier empestait les tripes de martre. Plusieurs lavages n'en vinrent pas à bout. Nul n'échappa à l'odeur de l'animal qu'il vient de dépecer. Elle s'infiltra par les pores de la peau, comme si le peu de vitalité restant dans la bête se transférait osmotiquement de la bête au chasseur. Plongeant les doigts dans sa chair élastique, je vivais ma première rencontre chamanique avec l'esprit d'un animal. Ma tête résonnait des souffles de la nature et quelque part, dans une steppe lointaine de ma propre mémoire, le tambourinement d'un chaman, comme un cœur dans la nuit, la faisait danser.

L'Être de créance sur la terre des ancêtres (Berkeley, Californie)

La cohérence de tous ces événements ne commença à se dessiner qu'au cours de l'étape suivante : un voyage au bord du pacifique sur la terre paternelle.

Assis devant la Phyllis, dans la pièce inondée de soleil californien, je commençais à me détendre en faisant circuler l'énergie au travers de mon corps. En quelques minutes, la sensation d'unité estompa l'agitation mentale qui bouillait dans mon esprit depuis quelques jours. J'allais enfin savoir ce qui se tramait depuis ces derniers mois.

Le souffle descendait de façon fluide jusqu'à mon plexus solaire, mais y butait contre un mur élastique, invisible et dense. Puis ce fut à la nuque que se noua la sensation. En face de moi, la médium renversa la tête et ferma les paupières. Ses yeux retournés vers le ciel, les paupières commençant à battre sporadiquement, elle parla d'une voix précipitée, comme si elle devait concentrer une grande masse d'informations en un petit nombre de phrases. Elle énuméra progressivement alors, un à un, tous les éléments disparates que j'avais recueillis dans mon bouquet chamanique : les dollars brûlés représentaient mon père et le contrat de cohabitation que j'avais établi avec lui. J'avais renoncé à mon autonomie pour le protéger et, ainsi, devenir son double. C'était cette situation qui provoquait en moi un conflit existentiel que seule l'invocation à la puissance de mon être me permettrait de dénouer. Que cette puissance accumulée et captive nourrissait une violence à la hauteur du renoncement pour lequel mon être avait opté alors que je n'étais encore qu'un enfant ne demandant qu'à vivre et à être aimé. Pour assumer la puissance que mon être instillait dans mon corps, je devais livrer un combat avec ce jumeau qu'était devenu mon père et réclamer ma place, récupérer l'énergie qui nourrissait ce lien pour continuer ma croissance et assumer mon destin. Au fur et à mesure que les mots sortaient de sa bouche, je sentais une lame de fond déferler au creux de mes entrailles. Ce que cette Phyllis me disait liait tous ces événements entre eux. La masse accumulée d'énergie se gonfla, forçant un passage au travers de mon ventre, de mon cœur, de ma gorge et culmina en une explosion dans laquelle je me sentais tout entier concentré.

Un acte de volonté devait être accompli. Il fallait que je rétablisse mon territoire en chassant mon père, que je dénonce, pour en récupérer l'énergie, le contrat par lequel je prenais en charge la responsabilité de son impuissance, et, du même coup, de la mienne. La puissance libérée par cette idée déclencha alors une transmutation indicible. Je fus envahi par une lumière aveuglante d'or, d'argent, de levers de soleil, d'étoiles, de volcans en éruption mêlé d'un sentiment de compassion immense comme tous les océans réunis. Tout mon être s'illuminait et je tombais à genoux, terrassé par les larmes. Des sources de lumière jaillissaient du centre de mon être en ouvrant des milliards de canaux d'énergie auparavant garrottés par la peur. J'eus alors une hallucination aussi vivace que si elle existait réellement. À genoux au milieu de l'allée centrale d'un temple tibétain, bordée d'un grand nombre de moines en prière, je me prosternais devant une fontaine de lumière et d'amour. La fréquence des vibrations, l'intensité des lumières et la profondeur de la compassion qui émanaient de cet endroit de lumière s'harmonisaient parfaitement avec les fibres les plus intimes de ma vie. Le bouleversement était total, comme si tout mon être était transluminé par une énergie venue du fond des temps. Tous mes repères habituels

Le Jardin d'idées

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly – Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : secretaire@jardindidees.org

volèrent en éclats.

Et pourtant, cette expérience semblait familière, comme si je la retrouvais après une longue absence. Mon existence prenait tout d'un coup quelques éons de plus. Les questions concernant ma présente existence s'alignaient en une suite cohérente, un chemin de fusion lumineuse débordant de paix et de force.

Voilà ce qu'avaient murmuré les ancêtres-guérisseurs aux oreilles des deux chamans hollandais : pour continuer mon chemin chamanique, je devais partir sur la voie de la reconquête du pouvoir essentiel. Je devais dissoudre par un combat spirituel le lien qui faisait de moi le jumeau responsable de mon père. Les dollars brûlés représentaient l'énergie que j'y perdais. La martre possédait les qualités de combattant nécessaires pour me donner la puissance de dissoudre cet attachement qui me liait à une situation où je perdais de l'énergie en restant pétrifié de peur. En ces instants de grâce intemporelle, seule la voie qui s'ouvrait devant moi me semblait valoir l'effort d'y investir le reste de ma vie. Le chemin s'illumina. Ma volonté personnelle sembla s'aligner sur une volonté plus universelle.

Dans un coin de sa toile, l'araignée blanche me fit un clin d'œil, puis continua à tricoter le fil de soie de ses pattes arrières.